

➔ Criminel pour quelques haïkus

Genji Hosoya (traduction de Seegan Mabeesone)

Éditions Pippa, 2022

ISBN 9782376790624

18 €



*Les obsèques de l'ouvrier
À peine terminées
Frapper à nouveau le fer rouge*

Genji Hosoya 細谷源二 (1906-1970), ouvrier métallurgiste au sein de l'atelier familial, a fondé en 1938 la revue *Hiroba* 広場 (*La Place* ou *L'Agora*) avec Hatsumi Fujita 藤田初巳 (1905-1984) et Hakusen Watanabe 渡辺白泉 (1913-1969). « À l'époque, ses haïkus traitent surtout de la vie quotidienne des ouvriers à Tokyo, usant souvent du langage parlé. S'il évoque parfois la guerre sino-japonaise qui commence dans ces années, c'est uniquement dans le cadre des conséquences concrètes que celle-ci peut avoir sur la vie des classes populaires. »

Le 5 février 1941, il a été arrêté par la police spéciale pour « soupçons d'opinion subversive »* et condamné à deux ans de prison ferme.

En 1967, il a publié ses mémoires dont est extrait ce passage (*haiku jiken* 俳句事件), inédit en français, traduit par Seegan Mabeesone. L'édition de ce témoignage est bilingue et illustrée d'estampes de Mitsuru Ikeda,

Cela commence donc le 5 février 1941, par un jour de neige fondue sur Tokyo. La police spéciale vient arrêter l'auteur chez lui. Invectives des policiers, pleurs des enfants, sang-froid de l'auteur certain d'être soupçonné un jour**, les pratiques coercitives semblent universelles : « Dans le fond, je m'y attendais depuis longtemps déjà. [...] Ces arrestations avaient pour but de préparer le terrain : il fallait que la guerre soit acceptée par tous. Et même une petite larve comme moi ne devait pas rester impunie. La moindre aspiration à la liberté était bannie depuis longtemps dans la société. »

Immédiatement « inculpé pour crime de la pensée », il est incarcéré dans une petite cellule, où se trouvaient déjà quatre détenus, dans l'attente que passe l'inspecteur chargé de l'enquête. »

Genji Hosoya décrit son inquiétude pour sa famille et son quotidien de détenu provisoire : le plateau repas à l'odeur nauséabonde, le rôle du chef de cellule, l'usage des lieux d'aisance, l'autorité des gardiens,...

Un jour de sa seconde garde à vue (de 29 jours, comme la précédente) un inspecteur lui ordonne de rédiger lui-même son rapport. « Je devais écrire à la main tout ce que je pensais de la situation internationale, de la révolution communiste en Union soviétique, du régime impérial japonais et, pour finir, on me demanda même de commenter mes propres haïkus. » Insatisfait de ses écrits, l'inspecteur est reparti. L'auteur est resté incarcéré et, bien qu'il soit autorisé à voir sa femme au parloir une fois par semaine, l'inspecteur-chef « lui refusait presque toujours sa visite. » Dans un passage très émouvant, Hosoya explique comment, un jour, l'inspecteur-chef l'a autorisé à monter sur le toit du commissariat pour regarder sa femme repartir. Après cela, il accepta d'écrire son rapport qui, pour être accepté, devait comporter à la suite de chaque haïku : « J'ai composé ce haïku dans le but de réaliser la révolution prolétarienne. »

L'incarcération se poursuit entre amertume, abattement et désespoir. Les détenus, astreints au silence, se parlent avec les mains ; certains se font passer à tabac ; les jours de rafles dirigées contre la prostitution clandestines, les femmes, dévêtues et mesurées, sont « données en pâture aux regards avides et libidineux des hommes. »

Et, fait improbable en ce lieu, un gardien, féru de haïku, parle poésie avec Hosoya et lui apporte « le journal interne de la police, où se trouvait une page réservée aux haïkus des lecteurs. »

*Ma main moite
Attraper une puce
Premier jour de mousson*

Après l'attaque de Pearl Harbor, et après avoir confessé, « en versant des larmes de rancœur », les inepties professées par les autorités, Hosoya a été transféré dans une nouvelle prison à la fin de l'année 1941, après onze mois de détention provisoire. Il en décrit les fouilles à l'entrée, la 'cérémonie d'accueil', l'étroitesse de la cellule, la froidure, la solitude et l'ennui. « Ce qui me parut le plus pénible, c'est de devoir rester totalement seul, du lever jusqu'au coucher. »

Il crie sa colère contre ce monde qui ne laisse pas de place à une vie « humaine », contre cette administration incohérente qui a emprisonné Seiho SHIMADA mais propose un de ses livres à la bibliothèque, contre une forme de harcèlement psychologique aussi.

Les jours passent. Une fois par mois, il peut voir sa femme au parloir. Pour s'occuper, il participe aux travaux manuels autorisés en prison. Il doit cesser rapidement pour raisons de santé et seul, assis dans cellule toute la journée, « je découvris que, quelle que fût ma situation, si je le voulais vraiment, il y avait un autre moyen de trouver quelque amitié en ce monde : les fourmis. » Puis les colombes.

*Mes pensées d'évasion
Portées par le vent d'automne
En dehors de la prison*

Quand vint le jour de l'audience, il avoua avoir été contraint d'avouer son « crime » et déclara : « pour moi, le haïku est uniquement un objet littéraire, et ma quête littéraire m'avait juste poussé à rechercher un lien constant avec la vraie vie des gens. »

Le procureur a prononcé une libération conditionnelle et l'auteur est rentré chez lui, près 2 ans et 6 mois passés sous les barreaux.

*Le bonheur viendra
Aussi sûr que les jeunes arbres
Poussent vers le ciel*

Être libre est une chose. Vivre libre en est une autre. Difficile de trouver du travail avec un casier judiciaire et un physique d'ancien détenu. Heureusement un ancien camarade de compagnonnage accepte de l'embaucher. Jusqu'au jour où l'atelier est détruit dans le bombardement de Tokyo de mars 1945, jusqu'au jour où une partie de la ville est détruite par les flammes le mois suivant. Sans travail, sans ressource, pour éviter de mourir de faim, il répond, en accord avec sa femme, à « l'appel de volontaires pour le défrichage des terres sur l'île de Hokkaido. »

Ce texte, d'une grande sensibilité, est très poignant. Hosoya écrit ses mémoires de prison en toute sincérité, dans un langage simple, sans chercher à dissimuler ses pensées ou ses tentations.

Une réussite très émouvante !

* Une quarantaine de haïjins (dont Hatsumi Fujita et Hakusen Watanabe) ont été arrêtés pour les mêmes raisons. Voir : Mabel Seegan, Haïkus de la résistance japonaise – 1929-1945, Pippa éditions, 2016.

** Sur la répression politique au Japon, je vous conseille le roman de Takiji Kobayashi (également auteur du Bateau-usine) Le 15 mars 1928, éditions Amsterdam, 2020.

Le titre rappelle « la grande vague de répression menée par la police spéciale dans tout le Japon contre les sympathisants communistes ou socialistes, militants et autres syndicalistes » qui a commencé à cette date. 1600 arrestations dès ce premier jour.